



**HAL**  
open science

## Pourquoi lit-on Le Canard enchaîné ?

Laurent Martin

► **To cite this version:**

Laurent Martin. Pourquoi lit-on Le Canard enchaîné ?. Vingtième siècle. Revue d'histoire, 2000, 68, pp.43 - 54. hal-03458435

**HAL Id: hal-03458435**

**<https://sciencespo.hal.science/hal-03458435>**

Submitted on 30 Nov 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# POURQUOI LIT-ON LE CANARD ENCHAÎNÉ ?

Laurent Martin

La formule et le succès du *Canard enchaîné* ont connu une longévité qui l'élève presque au rang des mythologies nationales. Aptitude virtuose à allier l'indépendance et l'engagement, la satire et l'enquête, soin constant accordé au style et au trait : Laurent Martin éclaire ici, à partir des indices et des raisons de l'attachement ou de la désaffection passagère des lecteurs, la fortune du palmipède, fouilleur de mare.

 **L**e *Canard enchaîné* est l'un des plus vieux titres de la presse française : ce journal qui s'apprête à franchir sans encombre le seuil du 21<sup>e</sup> siècle a été fondé en 1915. C'est aussi l'un des mieux portants puisque avec ses 460 000 lecteurs, il figure actuellement dans le peloton de tête des hebdomadaires français. Ce succès durable ne s'est pas construit en un jour ; il n'a pas non plus été exempt d'accès de faiblesse, dont le plus sérieux, de 1946 à 1953, mit en péril l'existence même du journal. Sur l'ensemble du siècle, néanmoins, la réussite paraît impressionnante et pose question à l'observateur : quelles ont été les raisons de sa vogue prolongée auprès du public ? On s'illusionnerait en pensant que le concentré de révélations sensationnelles auquel on réduit souvent *Le Canard enchaîné* actuel a constitué de tout temps la recette de son succès ; bien d'autres ingrédients ont été utilisés, dont certains demeurent encore aujourd'hui à la base de la recette, tandis que d'autres se sont évaporés sans laisser beaucoup de traces. Rappeler les permanences et les évolutions, ob-

server les rythmes parfois décalés du changement, en somme restituer à l'histoire de l'un des plus grands journaux contemporains toute sa profondeur, voilà le but que nous nous sommes fixé, qui a nécessité le recours à des sources souvent inédites<sup>1</sup>. C'est ainsi que nous avons pu dégager les contours d'un *Canard* ancien, premier, dont l'originalité résidait dans une attitude, une forme et un imaginaire particuliers, et qui est loin d'avoir disparu complètement sous les ajouts de l'époque récente.

Si l'on cherche à déterminer les raisons qui ont poussé un grand nombre de Français à lire *Le Canard enchaîné*, le plus sûr est encore de consulter le courrier qu'ils adressèrent au journal<sup>2</sup>. Il est remarquable que la plupart des lettres conservées félicitent le journal ou tel de ses collaborateurs ; l'usage est plutôt de ne prendre sa plume que pour blâmer, dans des formes plus ou moins choisies, le coupable présumé d'une bévue ou d'un point de vue contestable. Non que *Le Canard* n'ait jamais reçu ce type de lettres : Pierre Scize, en 1930, affirmait trouver pêle-mêle dans le courrier qu'il recevait au journal, « les graves admo-

1. Archives publiques : Archives nationales (séries F7, F41, F1, archives de la « Sûreté générale » puis de la « Sûreté nationale ») ; Préfecture de police (BA 1636, 1713, 1862, 1776, 1777, dossiers individuels obtenus auprès de la Direction centrale des renseignements généraux) ; BDIC (F270 RES SPE Échoppages de la censure 1914-1918, service des périodiques) ; archives audiovisuelles. Archives privées : archives du *Canard enchaîné* (collection complète du journal, correspondance, photographies, dessins, pièces comptables et administratives, textes de conférences, coupures de presse) ; interviews.

2. Il ne subsiste presque rien de l'abondante correspondance adressée au *Canard enchaîné* depuis 1915 : une cinquantaine de lettres, dont la plupart datent des années 1950. Archives du *Canard enchaîné*.

nestations des purs, qui ont toujours quelque chose à reprocher aux consciences d'autrui, les adhésions des jeunes, les conseils, les colères ; celui qui veut "couper aux Assurances sociales et ne sait comment s'y prendre" (moi non plus, mon vieux, moi non plus !) ; le groupe des lecteurs anonymes dont le placet commence invariablement ainsi : "Vos articles sont généralement idiots quant à la forme. Pour le fond, ils sont d'un vaseux congénital..., etc." et heureusement, par-ci, par-là, les effusions des amis inconnus <sup>1</sup> ». La proportion de lettres favorables, élogieuses, réconfortantes est quand même particulièrement élevée dans les archives du *Canard enchaîné* et ne semble pas relever d'un choix de conservation délibéré.

○ UNE ATTITUDE

Ce qu'appréciaient ces lecteurs, dans *Le Canard enchaîné*, c'était, en premier lieu, une attitude. Une déontologie, sans doute, mais un peu plus que cela : une certaine façon d'être, de se tenir, en face des pouvoirs toujours menaçants. Et d'abord une grande honnêteté, une intégrité morale : « Nul ne t'oblige à être honnête et tu l'es <sup>2</sup> » ; « Nous t'aimons, toi qui n'as jamais pataugé en eau trouble <sup>3</sup> » ; « Dans les temps où nous vivons, il est réconfortant de trouver des journalistes propres, ils ne sont pas légion <sup>4</sup> ». Ensuite, une liberté de ton et d'esprit, une indépendance qui tranchait par rapport aux autres journaux : « Dans une époque où la liberté est mise au pas, vous faites symbole... C'est bien de lire quelque chose qui ne soit pas commandité soit par l'Est soit par l'Ouest, ni par Rome <sup>5</sup> » ; « *Le Canard* est le seul à émettre des idées qui ne sortent pas d'une cathédrale mais sont essentiellement per-

sonnelles <sup>6</sup> » ; « C'est le seul journal vraiment indépendant dont les rédacteurs agissent en toute liberté d'expression, n'obéissant qu'aux élans de leur cœur et de leur conscience <sup>7</sup> ».

On appréciait encore dans *Le Canard enchaîné* qu'il fit de la recherche de la vérité son premier devoir, qu'il dénonçât « toutes les lâchetés, les vilénies, les pompeuses hypocrisies d'un monde toujours plus égoïste et hostile <sup>8</sup> » ; « J'apprécie la façon dont vous dites la vérité, vous allez toujours droit au but <sup>9</sup> » ; « *Le Canard* est le seul à porter le flambeau de la vérité <sup>10</sup> ». Ce souci de la vérité et son indépendance amenaient *Le Canard* à ne ménager aucun camp et à distribuer ses coups en toute impartialité ; certains lecteurs avouaient ne pas partager toutes les idées du *Canard* mais lui reconnaissaient une louable absence de parti pris : « C'est un journal qui est lu par tous, qui oublie à ce moment leurs appartenances <sup>11</sup> » ; « J'apprécie beaucoup votre impartialité dans la mise en boîte, "tout le monde y passe" doit être votre devise <sup>12</sup> » ; « Même lorsque je ne suis pas d'accord avec toi, j'admire le courage, l'esprit de justice qui t'animent <sup>13</sup> ».

Enfin, ces qualités faisaient du *Canard enchaîné*, aux yeux de certains de ses lecteurs, un instrument de justice, voire de revanche ou de vengeance : « C'est un régal pour ceux que l'on berne régulièrement et qui prennent ainsi leur petite revanche <sup>14</sup> » ; « *Le Canard*, c'est un peu, pour nous autres les humbles, une revanche morale et intellectuelle sur notre modeste condition <sup>15</sup> » ; « Vous êtes ou vous paraissez souvent comme une manifestation de cette justice immanente... Con-

6. *Ibid.*, 1956.

7. *Ibid.*, 1956.

8. *Ibid.*, 1955.

9. *Ibid.*, sans date.

10. *Ibid.*, 1954.

11. *Ibid.*, sans date.

12. *Ibid.*, 1954.

13. *Ibid.*, 1954.

14. *Ibid.*, 1949.

15. *Ibid.*, 1954.

1. Pierre Scize dans *Le Canard enchaîné*, 29 janvier 1930, p. 1.

2. Archives du *Canard enchaîné*, sans date.

3. Lettre de lecteur publiée dans *Le Canard enchaîné*, 17 janvier 1934, p. 4.

4. Archives du *Canard enchaîné*, 1956.

5. *Ibid.*, 1954.

tinuez, ce sera une compensation à notre impuissance <sup>1</sup> ».

Si le fondateur du *Canard enchaîné*, Maurice Maréchal, eut jamais l'occasion de lire ce type de lettre, il en conçut à coup sûr un vif plaisir ; non seulement parce qu'un journaliste est toujours heureux lorsqu'on lui dit qu'il est probe et courageux, mais surtout parce que les mérites qu'on reconnaissait au *Canard enchaîné* étaient précisément ceux qu'il s'était attaché à cultiver depuis la fondation de son journal et dont il légua le souci à ses successeurs. L'honnêteté, la probité, l'intégrité morale, tout d'abord. Pour Maurice Maréchal, l'une des grandes faiblesses de la presse française était la dépendance des journaux comme des journalistes à l'égard des intérêts économiques. Cela commençait par les billets de faveur et les « renvois d'ascenseur », et se terminait par la corruption active et passive. Le fondateur-directeur du *Canard enchaîné* avait pu observer de l'intérieur, lorsqu'il était simple rédacteur au *Matin* de Maurice Bunau-Varilla, les procédés en vigueur dans la presse commerciale ; le développement des feuilles financières et de la presse de chantage dans l'entre-deux-guerres, les nombreux scandales qui émaillèrent la période achevèrent de le convaincre que la presse française était malade de l'argent et qu'un journal digne de ce nom devait avoir pour premier souci de s'en affranchir.

Comme Hubert Beuve-Méry trente ans plus tard, Maurice Maréchal fit de l'indépendance économique de son journal la condition de son indépendance rédactionnelle ; à sa différence, il rejeta la publicité comme inutile et dangereuse. Selon lui, un journal commençait à aliéner sa liberté quand il se mettait à la merci d'annonceurs qui, à tout moment, pouvaient résilier leurs contrats publicitaires pour un article qui leur avait déplu. Il exclut également de faire appel à des investisseurs extérieurs ou à des emprunts bancaires : un

journal « propre » devait compter sur ses propres forces pour se développer. Voilà pourquoi *Le Canard enchaîné* n'accueillit – presque – jamais aucune publicité <sup>2</sup>, qu'il ne recourut jamais à l'emprunt et ne fit jamais appel à des entrepreneurs pour participer à son capital. Celui-ci resta aux mains de Maurice Maréchal jusqu'à sa mort, passa à celles de sa veuve à la Libération, qui l'ouvrit aux principaux collaborateurs du journal.

Dans l'esprit de Maurice Maréchal, cette indépendance économique devait permettre aux journalistes une entière liberté de parole. Aucun pouvoir, aucune institution ne devait être épargné ; libre de toute sujétion, *Le Canard* devait pouvoir tout dire. Les journalistes du *Canard* étaient priés de payer leur place au cinéma ou au théâtre pour juger en toute impartialité des mérites du film ou de la pièce. L'irrévérence dont ils firent preuve à l'égard de leurs confrères, des artistes, du gouvernement, des parlementaires, du patronat, de la justice et de la police, de l'armée, de l'Église, de l'Académie française, en somme des personnalités et institutions les mieux établies de la société devint bientôt fameuse ; Jean Egen raconte que Maurice Maréchal avait coutume d'interroger en ces termes ses collaborateurs lors des repas qui tenaient lieu de conférences de rédaction : « Alors, les enfants, avec qui allez-vous me fâcher cette semaine <sup>3</sup> ? ».

Cette attitude ne fut pas toujours tenable, et cela pour trois raisons principales. La première était que les circonstances historiques pouvaient considérablement limiter la liberté de parole du *Canard enchaîné* : ce fut le cas pendant les deux guerres mondiales, quand la censure surveilla de près le mauvais esprit du journal. La seconde raison qui vint contrarier l'anticonformisme virulent des journalistes du *Canard* fut leur tendance un rien systématique à

2. Nous en avons trouvé une, pour les établissements Félix Potin, en 1923.

3. Jean Egen, *Messieurs du Canard*, Paris, Stock, 1973, p. 73.

1. *Ibid.*, 1956.

chanter les louanges de leurs camarades et amis ; certes, comme l'assura Maurice Maréchal en novembre 1933 à un lecteur qui lui en faisait le reproche, « la réclame n'[était] pas payée » et ne visait qu'à signaler les mérites d'un « ami et collaborateur », mais l'article incriminé était bel et bien de complaisance<sup>1</sup>. Enfin, et ce point fut le plus discuté, à l'intérieur comme à l'extérieur du journal, les affinités et amitiés politiques de la rédaction ou de ses membres les plus influents purent donner à penser que l'« impartialité » du *Canard enchaîné* s'arrêtait là où commençaient ses convictions politiques.

Le premier *Canard* penchait nettement à gauche. Ses références intellectuelles et politiques constamment rappelées dans ses colonnes – Voltaire, Hugo, Zola, Jaurès, Anatole France, la Révolution de 1789, voire de 1793, la Commune –, ses cibles – Poincaré, Tardieu, le préfet de police Chiappe, le Bloc national, les ligues, journaux et partis nationalistes –, ses combats – contre l'occupation de la Ruhr en 1923, contre la guerre du Rif en 1925, pour le Front populaire et l'Espagne républicaine en 1936, contre le fascisme pendant tout l'entre-deux-guerres –, enfin ses alliés – *L'Œuvre* et *L'Humanité*, le Syndicat national des instituteurs, la Ligue internationale des combattants pour la paix –, tout indiquait l'ancrage à gauche du *Canard enchaîné* de Maurice Maréchal.

Cependant, cet engagement n'était pas partisan : on le vit bien lors des épisodes du Cartel des gauches et du Front populaire. Dans les deux cas, les journalistes du *Canard enchaîné* souhaitèrent bien plus nettement la défaite des candidats de la droite que la victoire de ceux de la gauche. Bien plus, le soutien apporté à la coalition victorieuse fut mesuré et toujours de courte durée : le premier gouvernement Herriot avait été constitué le 15 juin 1924 ;

1. Maurice Maréchal dans *Le Canard enchaîné*, 15 novembre 1933, p. 4. L'article vantait les mérites d'une revue écrite par deux journalistes du *Canard*, Pierre Bénard et René Buzelin.

dès le 6 août, un rédacteur du *Canard enchaîné* estimait que la politique du Bloc des gauches présentait de fâcheuses ressemblances avec celle du Bloc national et cette impression se renforça jusqu'au mois de mars 1925, où Maurice Maréchal signa un éditorial de rupture avec le Cartel<sup>2</sup>. La même déception se produisit douze ans plus tard, même s'il faut ici distinguer l'adhésion au projet initial ou idéal du Front populaire, qui ne se démentit pas, du soutien de plus en plus réticent apporté à la politique menée par la majorité et les gouvernements de Front populaire. Un mois suffit pour voir les journalistes du *Canard* émettre leurs premières critiques envers cette politique<sup>3</sup> (si l'on considère que le gouvernement dirigé par Léon Blum se mit au travail au début du mois de juin), douze mois pour qu'ils rompent avec elle, au lendemain de la chute du premier gouvernement Blum, en juin 1937. Ceux qui, par fidélité partisane, continuaient de soutenir le Front populaire, crièrent à la trahison. Ils avaient tort : *Le Canard enchaîné* n'était pas l'organe d'un parti et ne pouvait lier son sort à celui d'une formation ou d'un dirigeant politiques.

#### ○ UNE FORME ET UN IMAGINAIRE

C'est cette indépendance qu'appréciaient les lecteurs du premier *Canard enchaîné* ; et aussi une tournure d'esprit qui le rendait capable, comme l'écrivit un

2. Dans cet article, intitulé « Trop de demi-mesures », le directeur du *Canard enchaîné* rappelait toutes les « promesses » non tenues par les dirigeants du Cartel, parmi lesquelles la suppression de l'ambassade au Vatican, le service de dix mois, l'amnistie totale et la réintégration des cheminots révoqués après la grève de 1920, les poursuites contre les spéculateurs, la révision des marchés de guerre. Le jugement porté sur Édouard Herriot était particulièrement sévère : Herriot avait trahi ses convictions politiques, son camp naturel était la droite, il mentait à ses électeurs. (*Le Canard enchaîné*, 11 mars 1925, p. 1.)

3. Elles portèrent sur la validation de l'élection de Louis Malvy, soupçonné d'avoir « arrosé » ses électeurs avec de l'argent public, par une majorité de droite à laquelle s'étaient joints des élus étiquetés Front populaire : « Alors, tous les beaux serments, c'était de la rigolade. Et les petites plaisanteries recommencent », s'indigna *Le Canard* à la « une » du numéro du 1<sup>er</sup> juillet 1936.

lecteur, de « dénoncer toutes les vilénies du monde en continuant de rire »<sup>1</sup>. On louait sa « simplicité, sa bonhomie, son esprit continuel »<sup>2</sup>, un « humour tellement français qu'on ne pourra[it] jamais cesser de [le] lire »<sup>3</sup> ; un lecteur pensait que la « gouaille » du *Canard* cachait un « cœur tendre et loyal »<sup>4</sup>, un autre applaudissait « un combat mené sous la seule forme qui [l'agréait], celle de l'esprit »<sup>5</sup>. Par « esprit », les lecteurs entendaient principalement deux éléments, que nous distinguons ici à des fins d'analyse : le premier était une forme – un langage et un genre d'humour particuliers –, le second un imaginaire de la vie simple et joyeuse, de la « bonne vie », pour reprendre le titre d'un livre de Jean Galtier-Boissière.

La forme était celle d'un journal satirique et humoristique, qui traitait par la dérision de tous les événements qui suscitaient ailleurs d'austères commentaires. Héritier de la presse satirique illustrée du 19<sup>e</sup> siècle – de *La Caricature* de Charles Philippon dans les années 1830 à *L'Éclipse* d'André Gill à la fin du siècle<sup>6</sup> –, *Le Canard enchaîné* plut au public du 20<sup>e</sup> siècle par l'alliance renouvelée du texte et du dessin. Par rapport à ses devanciers, le journal de Maurice Maréchal innovait en proposant un dessin épuré, plus nerveux, plus efficace, adapté au rythme nouveau de l'actualité politique ; c'est H.-P. Gassier, cofondateur du *Canard*, qui imposa dans la presse française le dessin au trait et l'importance de la légende, rompant avec les compositions hachurées et minutieuses qui avaient dominé le dessin de presse de la Belle Époque. Quant au texte, Maurice Maréchal utilisa à une échelle encore inédite

un style où le sarcasme, la parodie, l'ironie entraient à parts égales. L'éditorial de présentation qui orne la « une » du premier numéro est un modèle du genre ; le directeur du *Canard enchaîné* y annonçait son intention de « n'insérer, après minutieuse vérification, que des nouvelles rigoureusement inexacts. Chacun sait en effet que la presse française, sans exception, ne communique à ses lecteurs, depuis le début de la guerre, que des nouvelles implacablement vraies. Eh bien ! le public en a assez ! Le public veut des nouvelles fausses... pour changer. Il en aura »<sup>7</sup>.

On le voit, l'adoption de ce style d'écriture devait beaucoup aux circonstances : les journalistes du *Canard enchaîné* eurent à cœur de contrer la propagande à laquelle se livrèrent un grand nombre de journaux pendant la première guerre mondiale. Leur première cible fut donc le style lyrique et martial des éditorialistes, académiciens et experts militaires qui composait l'ordinaire de la plupart des « unes » de la presse d'information générale. Par ailleurs, la menace que représentait Anastasie, la censure, incitait les journalistes à employer l'antiphrase, la litote, le sentiment feint, le blâme sous forme de louange, la louange sous forme de blâme, l'attribution de causes ou de motifs inadéquats, l'illustration peu convaincante d'une thèse adverse, l'attribution à autrui de sa propre opinion et la dénégation qui s'ensuit, l'allusion, la fausse concession, la prétérition, la pseudo-rétractation, etc., tous procédés qui permettaient d'exprimer une opinion dissidente en un moment où l'unanimité patriotique était de rigueur. Les effets survécurent aux causes puisque le style adopté pendant la guerre se révéla par la suite une arme efficace dans le champ clos des polémiques de presse et du combat politique.

Ce style propre au *Canard enchaîné*, qui recourait également aux contrepè-

1. Archives du *Canard enchaîné*, sans date.

2. *Ibid.*, 1949.

3. *Ibid.*, 1954.

4. *Ibid.*, 1954.

5. *Ibid.*, 1954.

6. Cf. Philippe Jones, « La presse satirique illustrée entre 1860 et 1890 », *Études de presse*, 14, 1956, p. 7-113 et, du même auteur, *La caricature du Second Empire à la Belle Époque*. Paris, Club français du livre, 1963. Cf. également Jacques Lethève, *La caricature et la presse sous la Troisième République*. Paris, Armand Colin, 1961.

7. Maurice Maréchal dans *Le Canard enchaîné*, 10 septembre 1915, p. 1.

ries, aux calembours et à l'invention langagière, faisait la joie de ses lecteurs et instaura entre eux et lui une relation de complicité unique en son genre. « D'un mot à l'autre, d'un écho à l'autre, d'un numéro à l'autre, et toujours par allusion..., les lecteurs du *Canard* devenaient peu à peu les membres d'une spirituelle société secrète dont ils apprenaient peu à peu les mots de passe, qui restaient incompréhensibles au vulgaire et à la censure <sup>1</sup>. » Un lecteur de 1934 parle d'une « franc-maçonnerie » des lecteurs du *Canard enchaîné*, un autre, en 1955, d'une « tour de Babel où l'on se comprend à demi-mots <sup>2</sup> ».

Cette complicité tenait également au sentiment de partager la même conception du monde, de posséder un imaginaire commun. Celui-ci comportait un versant « négatif » – l'anticléricalisme, l'antimilitarisme, l'antiploutocratie, etc. – mais aussi un versant « positif », autour des thèmes de la bonne chère, du vin, de l'amour, du rire et de quelques autres éléments, désignés en 1936 comme « les possibilités saines de la vie <sup>3</sup> ». Les journalistes du *Canard enchaîné* cultivèrent inlassablement une morale de la satisfaction non différée, du bonheur raisonnable et confortable, de la plaisanterie bon enfant, de la coexistence pacifique, à la confluence des imaginaires populaire et petit-bourgeois. Ils jouèrent sur la nostalgie des populations urbaines pour leurs origines rurales, en dessinant des décors invariablement champêtres, en décrivant des joies simples et saines, en exaltant le naturel et l'authentique. Le cadre social de référence était le groupe de copains, la communauté élective qui transcendait les différences et communiait dans les valeurs de l'amour et de l'amitié.

1. Jean Galtier-Boissière, « Histoire de la presse », *Le Cra-pouillot*, 1934, p. 72.

2. Archives du *Canard enchaîné*.

3. « Aux beaux jours, une tonnelle avec quelques flacons frais, des belles filles drues et franches, des chansons chantées à pleins gosiers et la lumière des campagnes paisibles. L'hiver : un bon feu, des amis, des livres, du tabac, un chien qui vous aime et *Le Canard* sur la table. C'est peu ? Non, c'est beaucoup. » (Alexandre Breffort dans *Le Canard enchaîné*, 1<sup>er</sup> janvier 1936, p. 1.)

C'est ce modèle de vie et d'écriture, c'est cet esprit qui connut un succès croissant durant l'entre-deux-guerres ; l'attitude, la forme et l'imaginaire du *Canard enchaîné* attirèrent des dizaines puis des centaines de milliers de lecteurs : le journal de Maurice Maréchal tirait à 275 000 exemplaires en 1936, le plus fort tirage de la presse hebdomadaire de gauche. La Libération le consacra comme l'un des symboles de la liberté retrouvée, plus de 600 000 lecteurs le remercièrent de s'être sabordé à temps, de rappeler l'époque où l'on pouvait rire de tout et de proposer désormais une détente d'où n'étaient pas exclues les grandes pré-occupations du moment <sup>4</sup>. Mais ce triomphe fut suivi d'une période beaucoup plus difficile, qui faillit provoquer la disparition du journal et fut à l'origine d'une remise en cause partielle de son modèle.

#### ○ UN ENGAGEMENT ?

De 1946 à 1953, le tirage du *Canard enchaîné* ne cessa de baisser, entraînant avec lui les résultats économiques du journal. En 1946, la moyenne hebdomadaire du tirage était de 536 430 exemplaires ; elle n'était plus que 103 440 en 1953. La dégringolade avait été régulière, continue, et ne semblait devoir s'interrompre qu'avec la mort du journal. Des offres de rachat furent faites à la veuve de Maurice Maréchal, Jeanne, qui avait repris les rênes du journal à la Libération ; elle les repoussa <sup>5</sup>.

Comment expliquer cette désaffection ? Des causes générales peuvent être invoquées : l'ensemble de la presse issue de la Résistance ou assimilée – *Le Canard* était alors très proche de journaux comme *Libé-*

4. En janvier 1946, le tirage réel moyen était de 522 977 exemplaires, soit près du double de son plus haut de l'avant-guerre ; en juin, il atteignait le chiffre de 646 883 exemplaires. Les chiffres de tirage antérieurs à 1945 proviennent de *L'Annuaire de la presse et de la publicité*, les autres sont tirés des archives du *Canard enchaîné*.

5. La société d'édition Franpar, une filiale presse du groupe Hachette qui exploitait notamment le quotidien *France-Soir*, proposa à Jeanne Maréchal de lui acheter son journal au début des années 1950.

ration ou *Franc-Tireur* – fut frappée par une crise qui laissa peu de titres indemnes. Cette presse était fortement politisée et animée d'un louable mais contraignant souci moral ; or une partie importante du public voulait une presse plus insouciant, moins prêcheuse – c'est ce que comprit Pierre Lazareff et c'est pourquoi *Défense de la France* devint *France-Soir* malgré l'opposition des gardiens de la flamme résistante. Le déclenchement de la guerre froide en 1947 accentua cette tendance et éloigna des journaux à contenu trop directement politique des lecteurs partis à la recherche d'une information plus distrayante qu'engagée<sup>1</sup>.

La nature particulière du *Canard enchaîné*, journal humoristique et satirique, constituait une circonstance aggravante puisqu'en s'engageant, le journal trahissait sa fonction récréative, divertissante. C'est du moins ce que soutint Jean Loraud en décembre 1946, qui compara dans *L'Écho de la presse et de la publicité* les mérites respectifs du *Bavard déchaîné* – un journal satirique marseillais – et du *Canard enchaîné* : selon lui, *Le Bavard* était plus lu sur la Canebière que *Le Canard* parce que « le fait de prendre parti, qui est une grave erreur pour un organe satirique, est un défaut dans lequel l'équipe du *Bavard* évite de tomber<sup>2</sup> ». En d'autres termes, *Le Canard* aurait alors renoncé à ce qui avait fait son originalité et son succès, l'impartialité de ses attaques. Le même *Écho*, cette fois sous la plume du polémiste d'extrême droite Pierre-Antoine Cousteau, dit encore du *Canard* que, « selon que la cible va ou ne va pas dans le "sens de l'Histoire", il tire

avec un bazooka ou avec un pistolet à bouchon<sup>3</sup> ».

Au vrai, ce n'était pas tant l'engagement à gauche du *Canard enchaîné* qui posait problème – nous avons vu que *Le Canard* n'avait jamais dissimulé ses préférences politiques – que son philocommuniste supposé, en un moment où celui-ci représentait aux yeux de beaucoup de Français une menace pour le pays. Les rédacteurs de *L'Écho de la presse et de la publicité* soulignent la présence, à la Libération, de journalistes communistes au sein de la rédaction du *Canard enchaîné* ; Henri Jeanson démissionne pour protester contre ce qu'il croit être la mainmise du parti sur le journal<sup>4</sup> ; des lecteurs écrivent pour protester contre l'indulgence dont bénéficierait le communisme français comme soviétique dans les colonnes du *Canard*<sup>5</sup> ; jusqu'au général de Gaulle qui, dans la première version du tome III de ses *Mémoires de guerre*, paru en 1959, range *Le Canard* parmi les journaux tombés « sous la coupe » des communistes à la Libération<sup>6</sup>.

Deux séries de remarques peuvent être faites à ce propos. La première concerne la

3. Pierre-Antoine Cousteau, « La presse de gauche », *L'Écho de la presse et de la publicité*, 339, 15 mars 1958, p. 32. L'auteur ajoutait dans le même article : « Tous les partis de gauche ont dans *Le Canard enchaîné* un remarquable instrument de propagande, un journal qui ridiculise en permanence tout ce qu'ils combattent et qui crée, dans le pays, un état d'esprit favorable à leurs desseins ».

4. Henri Jeanson partit après qu'un de ses articles, dans lequel Aragon, Elsa Triolet et Maurice Thorez se trouvaient durement attaqués, eut été coupé au bouclage. Cette rupture, pas plus que la précédente, dix ans plus tôt, ne devait être définitive.

5. Tel ce lecteur « de plus de vingt ans » qui accuse en 1949 son « cher *Canard* » d'« aider les staliniens » : « Combien avais-tu d'abonnés en 1939 ? Combien en as-tu aujourd'hui ? En toute sincérité ! En tout cas, si tu continues, tu en auras bientôt un de moins... Sache seulement que je t'ai soutenu souvent contre d'ex-lecteurs qui t'ont abandonné pour les raisons que je te signale. » (Archives du *Canard enchaîné*, 1949.)

6. La réaction du rédacteur en chef du *Canard enchaîné* de l'époque, Ernest Raynaud, à cette dernière mise en cause, est instructive : il exigea par lettre auprès de la maison d'édition et dans un article du *Canard* que soit modifié ce passage des *Mémoires*, affirmant que le journal n'avait « jamais appartenu à quelque parti que ce fût, jamais été "sous la coupe" d'aucune organisation politique, confessionnelle ou autre » et que « prétendre le contraire, [c'était lui] porter un tort réel ». Il n'obtint que partiellement gain de cause. (Lettre au directeur des Éditions Plon, datée du 6 novembre 1959. Archives du *Canard enchaîné*.)

1. Cf. sur cette question Yves Guillaume, « Presse et pouvoir de 1944 à 1958. Contribution à l'histoire de la presse sous la IV<sup>e</sup> République », thèse de doctorat en sciences de l'information et de la communication, Pierre Albert (dir.), Paris II, 1993, 3 tomes. Cf., également, Christian Delporte, *Les journalistes en France (1880-1950). Naissance et construction d'une profession*, Paris, Le Seuil, 1999.

2. L'autre raison avancée par Jean Loraud pour expliquer le relatif insuccès du *Canard enchaîné* à Marseille est l'excessive « subtilité » du journal que seule une lecture assidue de la presse parisienne pourrait permettre de goûter. (*L'Écho de la presse et de la publicité*, 25, 1<sup>er</sup> décembre 1946, p. 9-11.)

réalité du philocommunisme du *Canard enchaîné*. Indéniable pendant l'entre-deux-guerres, il caractérisait encore *Le Canard* de la Libération, animé par un Pierre Bénard qui avait été l'un des piliers des *Lettres françaises* clandestines et qui comptait de nombreuses amitiés dans les milieux communistes. Des rédacteurs et dessinateurs comme Martial Bourgeon, André Sauger ou Jean Effel ne faisaient pas mystère de leur affiliation partisane ; pour eux, comme pour beaucoup des journalistes non communistes qu'ils côtoyaient dans la rédaction, le communisme était une idéologie émancipatrice et l'URSS ce grand pays qui avait délivré l'Europe du joug nazi. Mais les choses changèrent rapidement et profondément après la mort de Pierre Bénard et son remplacement par Ernest Raynaud, dit Tréno, en 1947. Celui-ci, homme de gauche proche des idées libertaires, se montra très méfiant à l'égard du communisme et multiplia les attaques à l'encontre du PCF et, surtout, du système soviétique<sup>1</sup>.

Cette évolution fut remarquée par de nombreux observateurs, à commencer par la presse communiste ou ses alliés. Dès 1947, de violentes polémiques opposèrent l'hebdomadaire satirique à *L'Humanité* et aux *Lettres françaises* qui dénonçaient son orientation « pro-américaine » ou « pro-gouvernementale ». Tréno rompit des lances avec Pierre Hervé, André Wurmser, Jean Kanapa, Louis Aragon, tous accusés de verser dans le « déroulédisme exacerbé<sup>2</sup> ». Les communistes les plus marqués quittèrent *Le Canard* à cette

1. La première allusion aux camps de concentration soviétiques date de janvier 1948 ; en juillet, Tréno fait publiquement appel à Yves Farge pour qu'il appuie une demande de libération des prisonniers républicains espagnols détenus dans ces camps. Entre 1948 et 1953, les journalistes du *Canard* remarquent la tendance du cinéma soviétique à produire des films aux accents patriotiques voire nationaux-bellistes, parlent des enfants-délateurs de Tchécoslovaquie, montrent le mépris dans lequel les autorités soviétiques tiennent les droits de la défense dans un procès politique. Tréno ironise sur les campagnes pacifistes et anti-américaines menées par l'URSS et ses partisans français et accuse explicitement Staline d'exercer une dictature féroce et d'aspirer à la conquête de l'Europe entière.

époque<sup>3</sup>, des lecteurs écrivirent en grand nombre au journal pour dénoncer sa dérive « atlantiste », voire « gaulliste » ou même « fasciste »<sup>4</sup>. De sorte que, et c'est la deuxième remarque que nous voulions faire à propos du « philocommunisme » du *Canard enchaîné*, il est aussi plausible d'attribuer la désaffection du lectorat aux positions anti-communistes du journal qu'à ses positions pro-communistes.

En fait, notre interprétation est que les deux phénomènes ont dû jouer de manière concomitante, et que *Le Canard* perdit des lecteurs à la fois sur sa droite et sur sa gauche. Plutôt que par son philocommunisme, nous pensons donc qu'il convient d'expliquer les difficultés du *Canard*, au tournant des années 1950, par son refus de choisir entre les deux camps. Tréno se désolait de cette bipolarisation qui faisait que l'on ne pouvait plus « s'arrêter pour faire un brin de causette avec l'instituteur socialiste [sans que] le métallo communiste ne vienne vous tirer par les basques : « Hé ! camarade, attention ! Vous vous compromettez avec le parti américain. » Et si l'on boit un coup avec le métallo communiste, on vous crie de toutes parts : « Alors quoi, vous êtes du parti russe<sup>5</sup> ? ».

Ce n'est donc pas un hasard si le redressement du *Canard enchaîné* coïncida *grosso modo* avec la sortie de la guerre froide. Les lecteurs qui s'en étaient détournés pour cause de glaciation idéologique lui revinrent avec le dégel. Ils lui re-

2. Pierre Hervé et André Wurmser étaient alors respectivement rédacteur et rédacteur en chef à *L'Humanité*. Jean Kanapa était rédacteur en chef de *La Nouvelle Critique*. Tréno dénonça notamment le néo-conformisme de cette revue : « Chaque article doit contenir, de rigueur, un los à Staline, une citation de M. Maurice Thorez et une allusion à Gorki. Le reste, c'est du remplissage. » (*Le Canard enchaîné*, 22 mars 1950, p. 3-4).

3. En 1948 Martial Bourgeon, en 1949 Jean Effel.

4. « *Le Canard* est devenu un *Canard* politique, ou aux ordres, comme un vulgaire babillard de la presse pourrie », dit l'un ; « l'esprit ni le bon sens du *Canard* n'y sont plus », renchérit un autre ; « *Le Canard* ancienne manière ne se prostituait pas de cette façon-là », ajoute un troisième. Archives du *Canard enchaîné*, 1949.

5. *Le Canard enchaîné*, 5 novembre 1947, p. 1.

vinrent aussi du fait des guerres de décolonisation : la guerre d'Indochine, soldée par le seul responsable politique qui ait jamais trouvé grâce aux yeux des journalistes du *Canard enchaîné* – Pierre Mendès France –, et surtout la guerre d'Algérie poussèrent vers l'hebdomadaire satirique un public avide d'informations et de commentaires anticonformistes. De 103 440 exemplaires tirés en 1953, *Le Canard enchaîné* passa à 171 750 en 1958 puis à 327 259 en 1962. La tendance se confirma et s'amplifia pendant les années 1960, avec un tirage qui ne descendit jamais en dessous des 300 000 exemplaires.

○ DE LA SATIRE À L'ENQUÊTE

À cette époque, un ingrédient supplémentaire était venu s'ajouter à la recette du *Canard enchaîné* : le journalisme d'enquête ou, pour employer un terme d'importation américaine, d'investigation. D'une certaine manière, il s'inscrivait dans la logique du journalisme tel que le pratiquait *Le Canard enchaîné* depuis ses débuts, un journalisme d'indiscrétions et de coulisses dont l'écho politique constituait la forme type. La relative marginalité de l'hebdomadaire satirique, son indépendance institutionnelle le rendaient apte à accueillir une information sensible que les autres journaux et médias ne pouvaient ou ne voulaient pas diffuser. À ces dispositions naturelles s'ajoutèrent la modification de l'environnement politique et social et l'action d'hommes placés à des postes clés.

L'environnement était celui d'une société qui, sous la pression des circonstances, avait profondément mué. Les guerres de décolonisation avaient aiguisé l'appétit du public pour des nouvelles en provenance de sources non officielles ; l'angoisse des familles, l'incompréhension de la population devant ce qui lui apparaissait tantôt comme des renoncements inadmissibles, tantôt comme de vains combats, la volonté de voir clair dans une situation complexe contribuèrent au succès des

journaux qui semblaient apporter une information fiable et originale. L'intérêt ne se relâcha pas avec la signature des accords de Genève ou d'Évian. Le retour de De Gaulle aux affaires, la personnalisation et la concentration du pouvoir qui en furent la conséquence, avec l'amointrissement de l'espace dévolu à l'opposition parlementaire, profitèrent à un journal qui faisait profession d'anticonformisme. Une monarchie républicaine s'installait ? Il fallait donc un « fou du roi » qui osât contester la toute-puissance du monarque.

Tout cela, il est vrai, n'obligeait pas *Le Canard enchaîné* à sortir de ses fonctions et formes traditionnelles et à se lancer dans le journalisme d'enquête. Le rôle des hommes apparaît donc prépondérant et notamment celui de Jean Clémentin, entré au *Canard enchaîné* dans la deuxième moitié des années 1950<sup>1</sup>. Cet homme jeune – une trentaine d'années –, qui revenait d'Indochine où il s'était engagé dans l'armée avant de devenir journaliste pour le compte de l'*Associated Press*, disposait d'un réseau d'informateurs dont il fit profiter le journal. Ses contacts dans l'armée ou dans des groupes politiques marqués à droite enrichirent le contenu du *Canard enchaîné* d'informations en provenance de milieux qui lui étaient jusqu'alors fermés ou hostiles. C'est en grande partie grâce à Jean Clémentin et aux journalistes et informateurs qui l'entouraient que *Le Canard enchaîné* devint en une dizaine d'années un journal réputé pour la qualité de ses informations et un pouvoir redouté des cercles dirigeants.

Ce cap mis sur l'information exclusive et sensible fut maintenu après le départ du fondateur de la Cinquième République. La nouvelle génération qui entra au *Canard enchaîné* dans les années 1970 – notamment Claude Angéli, Nicolas Brimo, Ray-

1. Nous appuyons ici sur des témoignages et sur les informations présentes dans les fiches de police qui le concernent. (Dossier personnel de la Direction centrale des renseignements généraux et des Renseignements généraux de la préfecture de police).

mond Hincker, Georges Marion – marcha dans les traces laissées par Jean Clémentin, qui demeura jusqu'au début des années 1980 le responsable de l'information au *Canard*. Le rythme et l'ampleur des révélations sensationnelles s'accrut considérablement pendant cette décennie : la feuille d'impôt de Jacques Chaban-Delmas (1971), l'affaire Aranda (1972), l'affaire dite des « micros » (1973-1980), l'affaire Boulin (1979), l'affaire des diamants de Bokassa (1979), l'affaire de Broglie (1980) sont les plus retentissantes des nombreuses affaires traitées à cette époque par l'hebdomadaire satirique. *Le Canard enchaîné* devint le spécialiste des scandales politico-financiers, une institution nationale, une sorte d'*anti-Journal officiel* attendu chaque semaine avec anxiété par les élites dirigeantes, avec gourmandise par les lecteurs anonymes.

Ceux-ci affluèrent en masse : pendant les années 1970, le tirage hebdomadaire moyen ne descendit jamais en dessous de la barre des 400 000 exemplaires franchie en 1969 ; à partir de 1974, il fut presque toujours supérieur à 500 000 exemplaires, pour atteindre un pic en 1981 avec 730 000 exemplaires tirés en moyenne hebdomadaire. L'analyse des pics de tirage et de vente annuels met en évidence le rôle joué par les « affaires » dans le succès du *Canard enchaîné* de cette époque : entre 1972 et 1981, quatre des dix tirages records s'expliquent par des révélations sur quelque grand scandale. Dans les années 1980 et 1990, cet impact s'est atténué ; *Le Canard enchaîné* n'est plus seul à faire de l'« investigation », *Le Monde*, *Libération* et quelques hebdomadaires « sortent », parfois avant lui, des informations sur des dossiers « sensibles ». Ce qui, en revanche, demeure dans la période récente, c'est l'intérêt du public pour les informations du *Canard enchaîné* en période pré-électorale. Les mois qui précèdent une grande consultation électorale sont toujours fastes pour l'hebdomadaire satirique, dont les échos politiques, les enquêtes sur le finan-

cement des partis ou sur l'enrichissement des élus sont appréciés d'un public plus large que les habitués du mercredi matin.

Cette spécialisation du *Canard enchaîné* dans l'enquête politico-financière a-t-elle fondamentalement altéré la vieille recette qui avait fait le succès du premier *Canard* ? Certains le pensent, parmi les anciens du journal ; *Le Canard enchaîné* aurait perdu son âme, en tout cas son esprit, il serait devenu un journal comme les autres. Cette inquiétude a pu être nourrie par l'effacement de certaines références traditionnelles, telles que l'anticléricisme ou le pacifisme. Mais effacement ne veut pas dire disparition. Le courrier des lecteurs des années 1990 montre au contraire que l'attitude, la forme et l'imaginaire qui furent à la base du premier *Canard enchaîné* continuent d'être appréciés par une fraction non négligeable du lectorat. À ce noyau de lecteurs fidèles est venu s'ajouter un lectorat plus volatile, moins sensible à la tradition culturelle du *Canard* qu'à l'information dispensée par un journal indépendant et irrévérencieux. Les attentes, les motivations de la lecture du *Canard enchaîné* se sont donc additionnées plutôt que substituées les unes aux autres. De sorte que *Le Canard* actuel a quelque chose d'un journal-gigogne, qui s'efforce de satisfaire le goût des uns pour le dessin satirique, l'intérêt des autres pour la critique impertinente des livres et des spectacles, l'appétit de révélations d'une troisième catégorie, elle-même partagée entre ceux qui lisent *Le Canard* parce qu'ils risquent d'y trouver leur nom et ceux qui le lisent pour compléter leur information de citoyens. C'est parce qu'il a su diversifier son offre que *Le Canard enchaîné* peut continuer, quatre-vingts ans après sa naissance, à représenter une forme alternative de presse qui n'a guère d'équivalents en France et dans le monde.

□

*Ancien élève de l'ENS de Fontenay-Saint-Cloud, agrégé d'histoire, Laurent Martin vient de soutenir à l'université Paris I une thèse intitulée « Le Canard enchaîné ou les fortunes de la vertu. His-*

*toire du plus célèbre des hebdomadaires satiriques (1915-1981) ». Il travaille actuellement à une biographie d'Henri Jeanson.*

